

## Hartâni

M. Gast

---



### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/encyclopedieberbere/1704>

DOI : [10.4000/encyclopedieberbere.1704](https://doi.org/10.4000/encyclopedieberbere.1704)

ISSN : 2262-7197

### Éditeur

Peeters Publishers

### Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 2000

Pagination : 3414-3420

ISBN : 2-7449-0127-X

ISSN : 1015-7344

### Référence électronique

M. Gast, « Hartâni », *Encyclopédie berbère* [En ligne], 22 | 2000, document H34, mis en ligne le 01 juin 2011, consulté le 24 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/encyclopedieberbere/1704> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/encyclopedieberbere.1704>

---

Ce document a été généré automatiquement le 24 septembre 2020.

© Tous droits réservés

---

# Hartâni

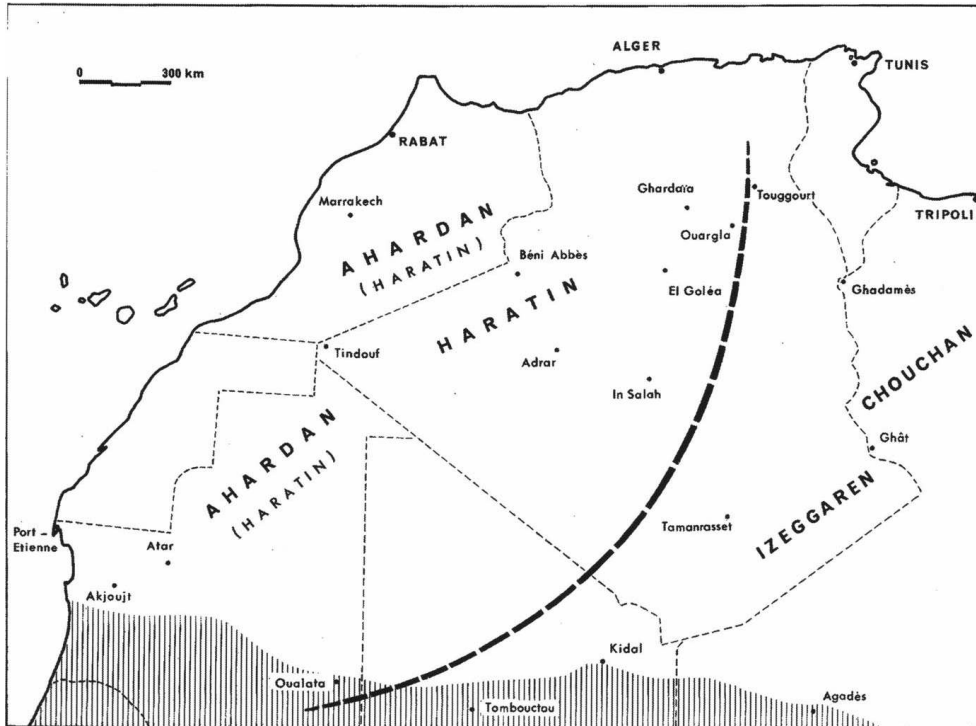
M. Gast

---

- 1 **masc. plur. :*Harâṭîn* (haraṭines) ; fem. *ḥartânia*, *ḥartâniyya*, fem. plur. *ḥartâniat*, *ḥartâniyyat* (ḥartaniates).**
- 2 Nom d'origine probablement arabe désignant une population mélanoderme du Sahara, de statut variable selon les régions : homme libre de langue berbère ou arabe, cultivateur dans les oasis ; esclave assujéti à un maître en Mauritanie, ou nouvellement affranchi.
- 3 La prononciation de ce mot peut varier d'un lieu à un autre : pluriel concurrent *ḥarâṭ na*, *ḥrâṭna* à Laghouat, Ouargla, El Goléa, Aïn Sefra... redoublement du r au pluriel à In Salah, Tamanrasset, Tabelbala, Abadla, Metlili (*ḥarraṭîn*) ; avec un t non emphatique à Timimoun, Adrar, Ghardaïa (*ḥarâṭîn* ou *ḥarâthin*), selon l'enquête menée par Philippe Marçais en 1950 (voir Marçais, 1951).
- 4 L'aire d'emploi de ce mot concerne particulièrement l'ouest saharien ; elle s'étend de Laghouat et du Mزاب à Tamanrasset, de Ghât (alors que le Fezzan l'ignore) à In Salah, Timimoun, Adrar, Béchar, Abadla, Beni Abbès, Tabelbala, Tindouf, en Mauritanie, dans le Sous, le Dra, au Tafilalet et dans l'Atlas marocain. Avec les émigrants qui recherchent du travail, ce mot a pénétré dans les grandes cités marocaines de Marrakech à Casablanca. Il est mentionné dans un manuscrit arabe sur l'histoire de Tamentit datant du XVIII<sup>e</sup> siècle (voir Marçais 1951, p. 11).
- 5 Les appellations pour désigner les autres Noirs, esclaves ou pas, au Sahara et ailleurs au Maghreb ou au Proche Orient sont très diverses en arabe et en berbère : *'abid* ou *iklan* (esclave), *khadem* (serviteur noir), *waṣīf*, *kahluš* (mot hybride arabe et berbère), *kafūr*, *'atriya*, *akaouar* (Ghât), *šušān* (chouchane) au Fezzan, *aherdan* (kabyle), et *ḥirthan* (*ḥirṭan*) au Hadramaout, *akhdam* dans tout le Yémen (population d'origine éthiopienne).
- 6 Certains auteurs ont voulu faire dériver la racine ḤRT de l'arabe ḤRT "labourer" (tel E. Mercier, 1989 ou E.-E. Gautier, 1946) ; d'où leur conclusion : *ḥartâni* = laboureur. Non seulement cette hypothèse ainsi formulée, n'a pas de fondement linguistique (voir F.-J. Nicolas, 1977 et Ph. Marçais, 1951), mais comme l'a remarqué ce dernier auteur "le hartani ne laboure pas et n'emploie pas la charrue" (*idem* p. 13). Quant au calembour

arabe de *ḥorr tâni* “noble de second rang”, il exprime seulement le mépris de l’aristocratie nomade à l’égard de ces Noirs.

Désignations des cultivateurs mélanodermes du Sahara : la ligne en tireté indique la limite orientale du mont Haratin.



- 7 Cependant, nous avons voulu pousser davantage l’analyse morphologique de ce mot et trouver l’explication de ces différentes variantes. M. T. Monastiri, professeur d’arabe et chercheur au CNRS, a bien voulu nous formuler les explications suivantes :
- 8 “Posons comme hypothèse que *ḥarrāṭīn* est d’origine arabe et vérifions si dans sa construction morphologique, dans ses dérivations, dans ses sens étymologiques et dans sa phonologie, il suit les règles de base de la philologie arabe, y compris dans ce qui est spécifiquement arabe.
- 9 “Le mot qui lui est le plus proche serait *ḥarrāṭīn*, pluriel du participe actif *ḥarrāṭ*. Il a comme racine (ou schème) *ḥ r ṭ* du verbe trilitère qui à l’accompli donne *ḥarāṭa* et qui signifie : labourer, cultiver la terre, etc. On peut remarquer que le doublement de la consonne médiane *r* ajoute une connotation d’intensité de l’action une exagération même, et le mot *ḥarrāṭīn* (dont le singulier est *ḥarrāṭ*) peut vouloir dire, notamment dans ses usages en parler populaire : grand travailleur, homme de peine, quelqu’un qui se me au travail (exemple en Tunisie où un *ḥarrāṭ* veut dire “grand bosseur”).
- 10 “Nous savons que la lettre *ḥ* reste stable dans sa forme dialectale et se trouve dans la plupart des parlers arabes ; elle est souvent le signe de l’origine arabe du mot lorsqu’il passe au dialecte (et si cette lettre est absente des parlers berbères, cela confirmerait notre affirmation). Ce n’est pas le cas de la lettre *ṭ* qui se transforme au Proche Orient en *s*, et en *t* (ou *ṭ*) au Maghreb. De plus, le module qui a servi de paradigme à la construction morphologique de *ḥarrāṭīn* ou *ḥarrāṭest fa” ālīn* (*fa”ālūn*, au cas sujet) pluriel de *fa”āl*, il appartient au dispositif des constructions morphologiques de la

langue arabe, et par conséquent on peut dire que la construction de ce mot est certainement arabe.

- 11 “Après avoir vérifié que les caractéristiques du mot *ḥarrāṭīn* répondent aux règles de la langue arabe, nous pouvons conclure qu’il y a de fortes chances qu’il soit d’origine arabe. Une précaution toutefois, tous les mots qui se construisent sur des modèles arabes ne sont pas forcément arabes ; exemple : *talfala*, *yutalfinu*, se construit, se conjugue et subit des dérivations typiquement arabes, malgré cela le mot n’est pas d’origine arabe, la racine *t l f n* est le mot français : téléphoner ! mais dans le cas qui nous intéresse *ḥarrāṭīn* aurait une racine arabe *ḥ r ṭ*, c’est ce qui nous permet d’affirmer qu’il est probablement d’origine arabe”.
- 12 Les Touaregs de l’Ahaggar emploient le mot *azeggay*, qui par ailleurs veut dire “rouge” (plur. *izeggay en*, fém. *tazeggaq/tizeggâyin*) pour désigner cette population en fonction de la couleur de leur peau et de leur statut social. Le Père Ch. de Foucauld écrit à leur sujet :
 

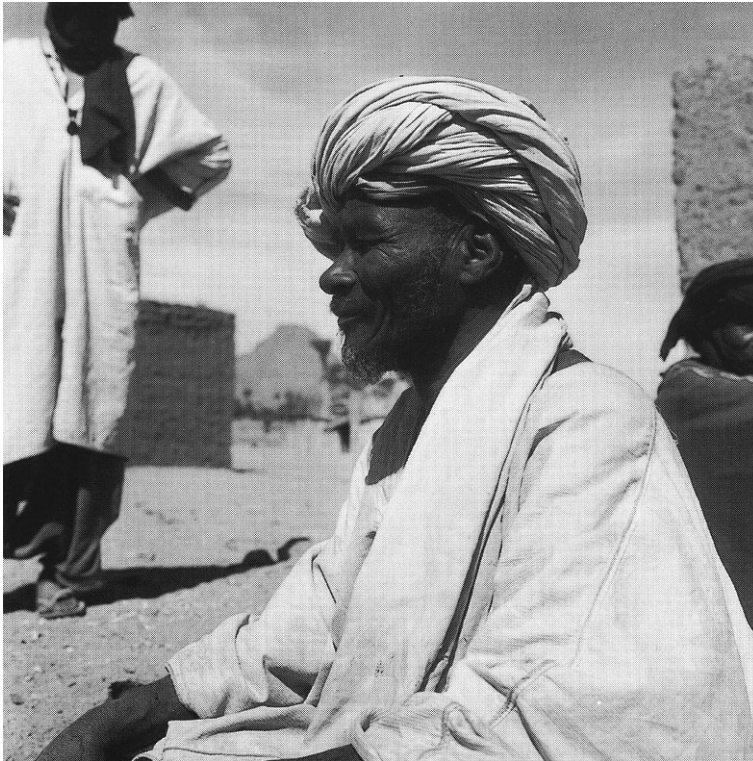
“Leur couleur varie du café au lait clair au noir franc ; celle qui domine est le brun foncé, qui leur a fait donner par les Kel Ahaggar le nom *d’azzeqar* ; dans les lieux où ils ont su garder leur indépendance et n’ont pas été assujettis par les Arabes, leur couleur est en général moins foncée et ils parlent berbère ; dans les lieux où ils ont été assujettis par les Arabes, leur couleur est plus foncée et ils parlent ici le berbère, là l’arabe. Cette population semble d’origine berbère mais inégalement mélangée de sang nègre. Présentement, dans tout le Sahara algérien, marocain et tripolitain, du jour auquel un esclave (c’est-à-dire un nègre puisqu’il ne s’y trouve maintenant d’autres esclaves que des nègres) est affranchi, il prend le nom de *hartani*, fait partie de la classe des *hartani* et est de tous points considéré comme l’un d’eux ; la population des *hartani* reçoit ainsi continuellement de nouveaux apports de sang nègre...” (Foucauld, *Dictionnaire touareg-français* II, p. 632).
- 13 Ainsi le Père de Foucauld cernait-il cette population d’implantation récente en Ahaggar (fin du XIX<sup>e</sup> siècle) et qui venait du Tidikelt pour cultiver les jardins nouvellement créés à cette époque.
- 14 Cependant nous devons noter que les Touaregs emploient d’autres mots pour nommer (toujours avec mépris) les Noirs situés au sud du Sahara : *ésedif* (plur. *isédîfen*) désigne un Noir en général concurremment avec *aounnan* (plur. *iounnanen*) parlant une langue soudanaise : la *taounant* (langue songhai, voir J. Clauzel, 1962, pour plus de détail et Foucauld, *Dict. touareg-français* III, p. 1510) ou *etîfen* (plur. *itîfenen*), *ébenher*, *éhati* (plur. *ihatan*), Noir ne parlant ni l’arabe ni le berbère, alors que le mot *akli* (plur. *iklân*) désigne l’esclave asservi, *bella* l’esclave vivant librement et *iderfan*, *ighawellan*, les affranchis.
- 15 De nombreux auteurs ont tenté d’éclairer les origines de cette population mélanoderme aux caractères anthropologiques variables selon les régions et qui semble être le résultat complexe d’échanges transsahariens et trans-africains. Depuis les descriptions d’Hérodote sur les Aethiopes\* “les visages brûlés” et les Libyens, et celles de tous les auteurs de l’Antiquité (voir J. Desanges, 1985 : 168-175) l’on essaie de mieux connaître parmi de nombreux noms de groupes humains, qui sont ceux appelés communément aujourd’hui *ḥarâṭīn* (haratines).
- 16 G. Camps qui s’est particulièrement penché sur l’origine des Noirs sahariens (voir G. Camps, 1960, 1970, 1985) classe “en simplifiant à l’extrême” les différentes opinions en deux séries : “pour les uns, les Haratin, actuels cultivateurs des oasis, seraient surtout les descendants d’esclaves soudanais amenés du sud par les marchands arabes, et c’est l’opinion la plus répandue. Pour les autres, le Sahara fut primitivement peuplé de Noirs

occupant la totalité du désert et qui furent progressivement réduits à une sorte de servage par les conquérants blancs, nomades cavaliers puis chameliers ” (G. Camps, 1970, p. 35).

- 17 Il nous faut remonter très loin dans le temps pour essayer de comprendre l'origine et la mise en place des populations actuelles afin de se dégager une fois pour toutes des préjugés de couleur ou de classe qui ont affecté depuis des siècles les populations noires.
- 18 Avec les progrès actuels des connaissances paléoclimatiques au Maghreb et au Sahara, de la connaissance des civilisations qui se sont succédé depuis plus de vingt mille ans, de l'examen de l'outillage lithique et des squelettes découverts au cours des fouilles archéologiques, de l'étude des représentations humaines dans les œuvres d'art rupestre, l'on commence à mieux cerner les divers types humains qui ont peuplé le Maghreb et le Sahara. “Lorsque s'achève l'Aride de la fin du Pléistocène vers -13 000 -12 000 ans BP avec le retour des pluies, des groupes que l'on peut qualifier d'Epipaléolithiques ou de Pré-néolithiques, occupent la Tadrart Acacus et le Tassili. Ce sont eux qui peignent les “Têtes rondes” et qui annoncent la négritude africaine...” (M. Hachid, 1998, p.298). Mais apparaissent d'autres chasseurs appelés Bubalins, vraisemblablement mélanodermes aux traits atténués et des Blancs. Au cours de la période néolithique du 7<sup>e</sup> au 2<sup>e</sup> millénaire, les Négroïdes semblent plus nombreux d'après les travaux de l'anthropologue Marie-Claude Charma (1968), qui distingue un type fin et un type robuste, puis un autre type de caractères mixtes lui aussi divisé en type fin et robuste. Cette période correspond à un climat humide favorable au développement du pastoralisme d'éleveurs de bœufs appelés Bovidiens. Parmi eux apparaissent progressivement des éléments leucodermes que les archéologues et les anthropologues admettent venir du nord-est de l'Afrique (et non pas du Maghreb) et que l'on qualifie de Protoberbères. Avec l'introduction du cheval à la fin du 2<sup>e</sup> millénaire, la prédominance de ces Blancs semble se renforcer sans toutefois éliminer les populations mélanodermes et mixtes. A la fin du Néolithique, les communautés noires et métissées du Tassili disparaissent de l'iconographie rupestre. Il est possible que la majorité d'entre elles aient migré avec leurs troupeaux vers un Sahel plus humide. “Toutefois, une partie importante de ce peuplement noir s'est retrouvée peu à peu subjuguée par les Paléoberbères, nouveaux maîtres du Sahara... Ces groupes noirs que l'on retrouve çà et là en Afrique du Nord ce sont ces Tzaggaren'ou 'Harratines' des oasis, une population préhistorique devenue résiduelle mais gonflée plus tard du flot de l'esclavage des temps modernes au point qu'on ne peut plus distinguer aujourd'hui les uns des autres” (M. Hachid, 1998, p. 300).
- 19 Or, voilà que la génétique moderne vient infirmer cette dernière opinion : ceux que l'on appelle Haratines se distinguent nettement des Noirs africains et des métisses malgré leur proximité. Dans une étude détaillée sur la population d'Idélès (500 habitants en 1970) et à laquelle nous avons participé avec le Dr Ph. Lefèvre-Witier, ce dernier remarque que : “Contrairement à ce qu'une observation superficielle du village laissait supposer et malgré les flux géniques relativement importants dont nous avons étudié la probabilité, la fusion des patrimoines génétiques semblent encore peu marqués à Idélès. Des entités bien distinctes subsistent : Harratines, Touaregs, Isseqqamarènes, anciens Iklans /esclaves/, et ceci apparaît assez nettement dans les différentes méthodes d'analyse utilisées” (Ph. Lefèvre-Witier, 1996, p. 235).

- 20 Avec l'évolution spectaculaire des méthodes d'analyses génétiques de ces dernières années (concernant en particulier l'ADN), il est désormais possible d'évaluer d'une façon de plus en plus précise les caractères propres et originels de ces populations trop longtemps considérées comme un sous-produit de l'esclavage alors qu'elles sont une des plus anciennes composantes du peuplement saharien.

Portrait d'un Hartani d'Ideles (photo M. Gast).



- 21 Néanmoins, il reste un domaine d'étude encore singulièrement négligé concernant les Noirs sahariens et nord-africains ; c'est celui du ou des systèmes de croyances dont ils sont encore porteurs. Toutes les manifestations religieuses qui n'entrent pas dans les pratiques admises ou tolérées par les religions monothéistes (juive, chrétienne, islamique) sont frappées d'anathème : pratiques païennes, magiques, maléfiques etc. Le diable est noir pour les Blancs, mais il est blanc pour les Noirs. Serait-ce une des raisons de la couleur blanche de nombreuses scènes oniriques des Têtes rondes ? La magie est toujours noire, car c'est aux Noirs que l'on attribue une relation privilégiée avec les bons et les mauvais génies. Tout en vouant souvent aux Noirs un mépris viscéral, les Sahariens blancs éprouvent soit une sourde inquiétude devant le pouvoir magique et sexuel qu'on leur attribue, soit un grand espoir en sollicitant leur rituel d'exorcisme et de guérison devant des maladies attribuées aux maléfices d'autrui, aux mauvais génies, et que seule leur magie (estiment-ils) peut guérir. La littérature fourmille de descriptions de ces pratiques dans tout le Maghreb et le Sahara ; un seul auteur a tenté de réaliser la synthèse du système de ces croyances, d'une part dans tout le Sahara et le Maghreb (voir V. Pâques, 1964) et d'autre part dans un groupe très spécifique, celui de Gnawa du Maroc. Mme V. Pâques explique longuement dans son livre *La religion des esclaves* (Bergamo, 1991) comment ces rites initiatiques se transmettent à travers des gestes, des silences, des musiques, des danses, des visions, message auquel les mots peuvent seulement faire allusion ; "car parler, c'est définir l'Infini, c'est caractériser ce

qui n'a pas de qualité ou plutôt ce qui les possède toutes..." (V. Pâques, 1991, p. 29) ; "comme nous le déclarait un maître gnawi, nous pourrions écrire des volumes entiers sur les dogmes des Gnawa, jamais nous ne pourrions faire partager leur expérience de la participation à la vie du monde invisible" (*idem*, p. 33). Nous voilà avertis sur le système secret dans lequel s'enferme et se protègent ces Noirs pour vivre la cosmogonie extrêmement subtile et complexe qu'ils ont élaborée. Il existe bien d'autres groupes de Noirs très diversifiés selon les lieux et les coutumes de la société globale au sein de laquelle ils opèrent. Nous citerons parmi d'autres les 'Aïssawas, les Sidi Blal, les Bou-saâdya en Algérie, les Ghbuntûn de Médénine en Tunisie, au Sahara le groupe des Dirani au Tidikelt et à Tamanrasset ainsi que les danseurs de Sébiba à Djanet (voir V. Pâques, 1964 et Dermenghem, 1953). Ces groupes ont parfois une langue secrète, des règles morales, une discipline stricte. N'entre pas qui veut chez les Aïssawas ou dans les sociétés de danseurs de Dirani ou Karkabous (grosse castagnette de fer qui rythme bruyamment toutes les danses). Si certains de ces groupes acceptent parfois de verser dans le folklore aujourd'hui pour se maintenir, et manifestent toujours une grande piété musulmane pour ne pas paraître hétérodoxes, ils ont conscience de faire perdurer les coutumes de leurs ancêtres africains qu'ils revendiquent toujours comme anciens esclaves. Ils pratiquent presque tous l'exorcisme par la danse et la musique, refusent d'être payés (car commercialiser leurs interventions va à l'encontre de leur morale et tarirait leurs pouvoirs) mais ils acceptent les dons que chaque demandeur peut offrir à la hauteur de sa fortune.

- 22 Toutefois, il ne faut pas confondre les coutumes et les pratiques de ces Noirs avec celles des "marabouts", devins et magiciens de tradition judéo-arabe, méditerranéenne et andalouse dont parle Ed. Doutté dans son livre *Magie et religion en Afrique du Nord* (Alger, 1908). Bien que beaucoup de croyances puissent se recouvrir et s'interpénétrer, nous pensons que le fonds saharien a une essence africaine qui lui est propre depuis plusieurs millénaires. Malgré les travaux extrêmement détaillés de Mme V. Pâques et inspirés de Marcel Griaule chez les Dogons du Mali, l'étude des systèmes de croyances propres aux Haratines, autochtones sahariens, probablement derniers héritiers des Têtes rondes de la préhistoire, reste à entreprendre.
- 23 L'ethnique *hartani* qui fut nécessaire pour comprendre les sociétés sahariennes et différencier l'origine de certains Noirs sahariens, est cependant entaché de connotations péjoratives et racistes. Les Haratines aujourd'hui, issus d'un brassage permanent d'individus, quelles que soient leurs origines, ont acquis le statut d'hommes libres et la couleur de leur peau importe peu désormais au regard des compétences et du rang qu'ils ont su acquérir dans les domaines les plus divers, y compris comme élus locaux parfois à un haut niveau. Aptes aux métiers nouveaux, de la mécanique à l'électronique, de l'exploitation minière et pétrolière, de la gestion administrative, ils représentent encore le fond le plus important des artisans et agriculteurs sahariens. Conscients des préjugés dont ils sont victimes, ils gardent une attitude digne et souvent réservée qui cache une grande fierté.
- 24 Les termes de *ħarṭâni/ħarrâṭîn*, très discriminatoires, devraient désormais disparaître de la langue officielle et du langage courant pour faire place à des références nationales ou régionales, comme pour tout autre individu en pays démocratique. La citoyenneté régionale prévaut sur les clivages anciens de hiérarchies sociales aujourd'hui dépassées, et qui n'ont plus la pertinence qu'elles avaient dans les sociétés traditionnelles.

---

## BIBLIOGRAPHIE

- CAMPS G., "Massinissa ou les débuts de l'Histoire", *Libyca Archéol. Epigr.*, t. VIII, 1960.
- CAMPS G., "Recherches sur les origines des cultivateurs noirs du Sahara", *Revue de l'Occident musulman et de la Méditerranée*, 7, 1970, p. 35-45.
- CAMPS G., "Aethiopes, données archéologiques et anthropologiques", *Encyclopédie berbère*, p. 175-181, Aix-en-Provence, Edisud, 1985.
- CHAMLA M.-C., *Les populations anciennes du Sahara et des régions limitrophes*, Mém. du CRAPE IX, Paris, AMG, 1968.
- CLAUZEL J., "Les hiérarchies sociales en pays touareg", *Travaux de TIRS*, t. XXI, 1962, p. 120-175.
- DERMENGHEM E., "Les confréries noires en Algérie (Diwans de Sidi Blal)", *Revue africaine*, t. XCVII, n° 436-437, 1953, p. 314-367.
- DESANGES J., "Aethiopes. Sources antiques", *Encyclopédie berbère* II, p. 168-175, Aix-en-Pce, Edisud 1985.
- FOUCAULD P. de, *Dictionnaire touareg-français*, Paris, Imprimerie nationale, 1951, 4 vol. (voir t. II, sv Ihouar, p. 630-637).
- GAUTIER E.-F., *La conquête du Sahara*, Paris, Payot, 1923 (p. 155) ; idem *Le Sahara*, Paris, Payot, 1946 (p. 203).
- HACHID M., *Le Tassili des Ajjer, 50 siècles avant les Pyramides*, Paris, Paris-Méditerranée édit., 1998.
- LEFÈVRE-WITIER Ph., *Idelès du Hoggar. Biologie et écologie d'une communauté saharienne*, CNRS éditions, Paris, 1996.
- LERICHE A., "Les Haratin (Mauritanie). Note ethnographique et linguistique", *Bull. de liaison saharienne*, n° 6, 1951, p. 24-29.
- LHOTE H., "Problèmes sahariens", *Bull. d'archéol. maroc*, t. VII, 1957, p. 57-89.
- MARÇAIS Ph., "Notes sur le mot hartani", *Bull. de liaison saharienne*, n° 4, avril 1951, p. 11-15.
- MERCIER E., *La France dans le Sahara et au Soudan*, Paris, 1889 (p. 27).
- NICOLAS F.-J., "L'origine et la signification du mot Hartani et de ses équivalents", *Notes africaines*, n° 156, Oct. 1977, p. 101-106.
- PÂQUES V., *L'arbre cosmique dans la pensée populaire et dans la vie quotidienne du nord-ouest africain*, Paris, Institut d'ethnologie, 1964.
- PÂQUES V., *La religion des esclaves. Recherches sur la confrérie marocaine des Gnawa*, Moretti e Vitali editori, Bergamo, 1991.

## INDEX

**Mots-clés** : Ethnologie, Touareg